

Croquis laurentiens, du Frère Marie-Victorin

Jacques Bélisle

Numéro 27, automne 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39657ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélisle, J. (1982). Compte rendu de [Croquis laurentiens, du Frère Marie-Victorin]. *Lettres québécoises*, (27), 96–97.

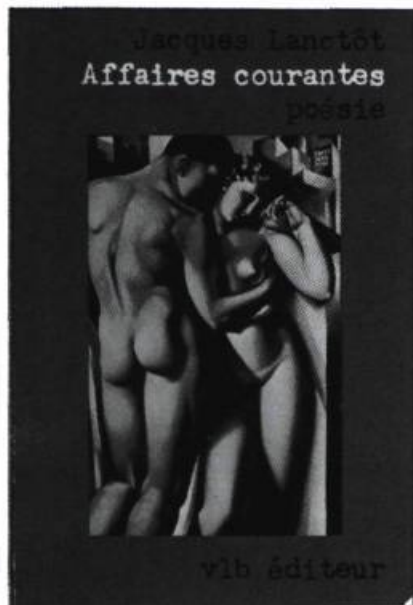
5-
Affaires courantes
de Jacques Lanctôt
(VLB éditeur)

C'est dans le genre *poésie* que l'éditeur nous présente *Affaires courantes* de Jacques Lanctôt. Il s'agit de lettres que, de la prison où il se trouvait, l'auteur écrivait à Carole David, son amie. Je veux bien que ces lettres soient poétiques mais est-ce que cela justifiait qu'on les présente dans ce genre ? Je ne crois pas. Le genre *Lettres d'amour* existe depuis longtemps dans toutes les littératures. Jean-Claude Carrière a même fait une anthologie des plus célèbres publiée dans « J'ai lu », en 1962. Qui ne connaît les lettres d'Héloïse et d'Abélard ? Qui n'a pas entendu parler des lettres de la religieuse portugaise, écrites selon toute vraisemblance par un homme. Il y a aussi Bonaparte qui maniait quelquefois aussi bien la plume que l'épée. Et puis Georges Sand et Musset.

Parce que ce genre de littérature est assez peu pratiqué, il ne s'en suit pas qu'il n'existe pas. Y en a-t-il eu d'autres à le pratiquer ici ? Aucun nom ne me vient à l'esprit mais certains monologues présentés comme théâtre ressemblent beaucoup à des lettres d'amour.

La solitude a quelquefois ses bons côtés. Elle nous oblige souvent à nous découvrir des talents que nous ne connaissions pas. C'est un peu ce qui est arrivé à Jacques Lanctôt qui publiait *Rupture de Ban* en 1979 et nous présente cette fois un moi encore beaucoup plus intime avec *Affaires courantes*. La première lettre commence ainsi :

Mon amour, je m'étale de long en large sur ce blanc papier où je brûle de m'offrir à toi. Devant moi, des barreaux qui empiètent sur tout ce que j'ai de désir, qui m'empalent jusqu'au coeur . . .



Quelques pages plus tard, Lanctôt imagine qu'il est en train d'écrire son journal, mais il comprend vite que même s'il écrivait une lettre par jour ou tous les deux jours, ce ne serait vraiment pas un journal. Et voici qu'il dit : *J'ai des penchants pour l'écriture moderne, ce qu'on appelle la modernité . . .*

Évidemment il lit Barthes, Bataille, Artaud, Foucault, Cixous, Debray. Il ajoute :

Mais il est sûr que mon romantisme transpire dans mes choix. Ce romantisme, il ne transpire pas seulement dans ses choix mais dans les lettres que nous lisons. Et comment ne pas être romantique, lyrique, quand le coeur parle du trop plein d'amour qui semble ne servir à rien. Sans s'en rendre compte, cet homme qui s'ennuie fait comme tous les grands amoureux qui nous ont laissé leurs lettres, il se laisse aller au délire, il se met à nu.

Bien des mots qui n'auraient pas eu leur place dans les lettres d'amour des siècles passés parce que la littérature, c'était la pudeur, ne semblent pas du tout déplacés ici parce que la littérature, c'est l'impudeur.

Délire et théorie. J'ai pris congé de ton linge de corps si odorant et j'en pleure. Comme lorsque je touchais l'anus éveillé, rubicond, onctueux, mon archipel de plénitude.

Ou encore :

. . . on se fait jouir, bandés ou pas, on se mordille les seins, on se mange sous la table, entre les jambes c'est tout beau, si chaud si intime, nos fors intérieurs ont des odeurs de cul et d'aisselles, nos organes se rendent utiles, on va pas tout botcher de nouveau, nos matières grises roses brunes s'emmêlant.

Je ne veux pas laisser entendre que ces lettres d'amour sont uniquement des écrits érotiques, non. C'est beaucoup plus que cela. Ce que je veux dire, c'est que l'auteur n'a pas refusé l'érotisme quand le besoin s'en est fait sentir. Car, ces lettres, c'est un questionnement de tout l'être, c'est un retour sur soi, c'est aussi un cri de détresse dans le grand silence blanc des journées qui se ressemblent toutes.

Nos vies privées s'ouvrent aux excès, ça bascule d'heure en heure, des rêves nous saisissent au réveil . . .

Sans qu'on sache pourquoi, soudain, les lettres changent d'allure. Elles nous arrivent sous forme de vers libres. Mais c'est toujours le ton de la confiance, comme dans les premiers textes. Est-ce plus efficace ? L'auteur le croyait peut-être. Je me sentais plus à l'aise dans la première partie du livre.

Des lettres d'amour, nous avons peut-être eu trop peur de nous en écrire. Parce que nous sommes trop timides ou quoi ? Jacques Lanctôt a raison de ne pas l'être. □

Porte ouverte II

Croquis laurentiens,

du Frère Marie-Victorin

(Coll. du Nénuphar, Fides)

Qui ne connaît, au moins de titre, *La Flore laurentienne*, ouvrage de réputation mondiale qui valut à son auteur quantité d'éloges et quelques Prix prestigieux dont le Grandogier de la Société botanique de France en 1932 et le Prix de Coigny de l'Académie des Sciences de Paris en 1935 ? C'est à cet ouvrage que le lecteur d'aujourd'hui associe généralement le nom de Marie-Victorin. Mais sait-on que Marie-Victorin fut également un écrivain prolifique, très apprécié en son temps pour ses *Récits laurentiens* (1919), ses *Croquis laurentiens* (1920), pour son *Charles Le Moyne, Drame historique en trois actes* (1925) et nombre de textes de toutes sortes (conférences, débats, articles de vulgarisation scientifique) qu'il ne cessa d'écrire jusqu'à sa mort en 1944 ? La récente ré-édition des *Croquis laurentiens*¹ par la Maison Fides sort de l'oubli cet écrivain que fut le Frère Marie-Victorin. Cette ré-édition, préparée et présentée par André Gaulin avec la collaboration d'Aurélien Boivin, constitue une occasion merveilleuse de découvrir l'homme et l'écrivain derrière le botaniste et le naturaliste.

On a beaucoup parlé, à propos des *Croquis laurentiens*, de l'art de l'auteur, de ses dons poétiques, de la valeur tant littéraire que pédagogique de cette prose « d'un style si coloré et d'un sentiment si délicat » (Olivier Maurault²), où se révèle, « en même temps qu'un naturaliste érudit, un littérateur distingué » capable de transformer la description, « cette chose froide et morte », en « une vie bouillonnante » (Gabriel Gagner³). Louis Dantin lui-même, qui reprochait bien à la forme de l'auteur « son dessin habituellement orné, sa couleur trop uniformément éclatante, son romantisme à haute pression » ne put s'empêcher d'admirer « la plantureuse variété, la richesse princière et prodigue » de la langue et des phrases des *Croquis*, la « chaleur » et la dimension « encyclopédique » des descriptions de l'auteur⁴. D'autres, moins nombreux, n'ont pas

manqué de souligner la quête du patrimoine et la mine de renseignements que sont sous ce rapport les *Croquis*, où l'on apprend à chasser le loup-marin, à connaître nos insulaires, les Madelinots, à redécouvrir une « parlure » qui fait notre « différence » . . .

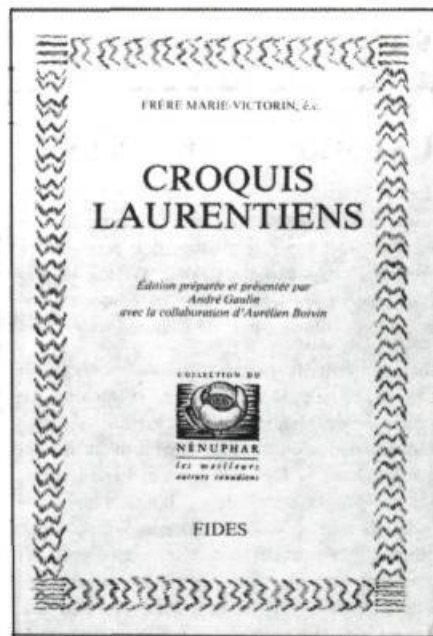
Mais est-ce donc là tout l'intérêt de ces « ébauches littéraires », incontestablement terroiristes par moments ? André Gaulin suggère quelques autres pistes de lecture que j'ai retrouvées tout au long des *Croquis*, exposées avec beaucoup d'insistance et qui, si elles ont pu échapper au lecteur des années vingt, n'échapperont pas au lecteur contemporain. Les *Croquis* laissent percer en effet quantité de préoccupations qui ont bien peu à voir avec la littérature du terroir. De quoi s'agit-il ?

D'abord, de ce que j'appellerai la « vision écologique » du monde, vision pour laquelle la technologie est source des plus grands bienfaits, moins celui d'une vie simple et en harmonie avec la nature ; voyez d'emblée la vision du « progrès » sur laquelle s'ouvre le livre :

« Si vous aimez à vous caresser les yeux des nuances fanées du passé, et si l'âme des choses révolues parle à la vôtre, hâtez-vous de contenir ce caprice d'un autre âge avant que, happées par les concasseurs, les dernières vieilles maisons n'aillent se résoudre en macadam pour les pneus des autos. » (p. 31)

On ne saurait s'y tromper, et la suite le confirmera, partout où passe le botaniste, après les « concasseurs », c'est pour s'indigner contre la destruction, parler de « l'homme et (de) ses prétentieuses oeuvres d'un jour » (p. 212) et faire ressortir, en des contrastes saisissants, l'équilibre naturel (« . . . Cependant, la mer qui démolit ici, reconstruit là. », p. 172). Vision « naturaliste », si l'on veut, très proche de celle de l'écologue Pierre Dansereau et l'on sait que Marie-Victorin est l'un des fondateurs du Jardin botanique de Montréal dont les membres seront à l'origine des premiers mouvements environnementalistes des années soixante, eux-mêmes précurseurs des différentes organisations écologistes actuelles . . .

Mais revenons à notre texte. Les propos du Frère Marie-Victorin en ce domaine ne sont pas fortuits ; ils ne sont pas non plus ceux d'un poète défendant une « vision douce » du Passé contre les Forces de l'Avenir. Le discours ici s'impose avec force. Il prend à partie la « civilisation » non pas tant en soi qu'en ses effets, parce qu'elle rend « esclave » (p. 145), parce qu'elle « déchiquette nos vies » (p. 144), brime « le prolétaire » dans un commerce qui n'est pour lui qu'un moyen de survivance (p. 158) ; à cet égard, une vie près de la nature, loin de « cette affreuse tyrannie du cadran placide et impitoyable » (p. 144), nous réintègre dans la totalité, garanti de rapports plus sains, plus harmonieux, avec la nature. Serait-il exagéré de parler d'une vision « contre-culturelle », voire mythocritique ? On croirait lire René Dubos ou Gilbert Durand à certains moments, lorsque l'auteur rapproche, par exemple, l'origine de la légende de la Grotte des Fées de la Montagne de Beloeil à la remontée du Richelieu par le premier vapcur, dont le « remarquable tapage de jets de vapeur et de sifflet » se serait traduit dans l'ima-



ginaire d'un bûcheron travaillant alors sur le Mont par l'apparition de fées qui « menaçaient de détruire le pays ! »

Certes, le Frère Marie-Victorin n'échappe pas toujours au discours « agriculturiste » que lui a livré son éducation cléricale et une vie passée en religion ; haine de l'argent, valorisation de la famille et du travail de la terre ne manquent pas. Le « messianisme », de même, apparaît à plus d'une occasion (« Et tandis que la puissance de la compagnie (de la Baie d'Hudson) va s'éteignant (. . .), le Christ, ami des humbles, voit grandir autour de ses croix, le long des chemins neufs, tout un peuple fidèle dont il est l'amour et l'espérance ! . . . », p. 89). Mais vous ne trouverez nulle part le troisième terme de la vision tripartite par laquelle Michel Brunet définissait l'univers clérical-conservateur, l'anti-étatisme. Avant-gardisme et actualité en cela aussi, avec une évidence toute crue. La vision du territoire à conquérir, du pays à posséder et à nommer, est omniprésente. Partout le même souci prédominant de témoigner de la vitalité du peuple, de son affirmation, de sa détermination, pour fouetter les énergies endormies par un siècle de soumission . . .

Le laxisme à l'endroit de la langue et des mots d'ici, qui « tiennent à l'intime de l'âme comme l'écorce au tronc » (p. 148), s'inscrit tout naturellement dans cette préoccupation constante que manifestent tantôt les dénonciations les plus radicales :

Les Madelinots sont presque tous des Acadiens, des arrière-petits-fils des déportés de Grand-Pré. Ils sont la preuve vivante de l'un des trois ou quatre grands crimes de l'histoire, de ce que Winslow a cyniquement appelé « l'une des grandes actions qu'aient jamais accomplies les Anglais en Amérique. » (p. 139)

tantôt les insinuations les plus stiles : « On resterait ici longtemps ! On voudrait voir le soleil entrer, au matin, en possession de son domaine, voir la nuit venir par le même chemin et prendre

sa revanche ! » (p. 61). Ici, en l'occurrence, sur le « magnifique observatoire du Pain-de-Sucre », situé sur la montagne de Beloeil ; je ne sais combien de Monts ponctuent de la sorte la quête patriotique, image par excellence de cette entreprise toute symbolique sur le territoire.

Ainsi, peut-être vous surprendrez-vous, en parcourant ces textes, à vous dire que nos poètes et nos écrivains sont gens de raison qui s'acharment à revaloriser nos monstres, nos rivières, notre espace enfin, espace tant géographique qu'imaginaire, pour nommer le pays et lui donner forme. Peut-être penserez-vous, si vous vous laissez emporter par la verve passionnée de l'auteur, au séculaire Mont St-Bruno désormais marqué irrémédiablement par les grues du progrès, aux sommets de combien d'autres Monts devenus propriétés privées, d'où le pays, à la fois réel et intérieur, ne peut plus être vu, possédé même symboliquement . . .

Marie-Victorin fait partie de nous à plus d'un titre, et c'est lui rendre un hommage mérité que de faire figurer ses *Croquis* dans la prestigieuse collection du Nénuphar et de les inscrire ainsi parmi les classiques de notre littérature. □

Jacques Bêlisle

1. Frère Marie-Victorin, é.c., *Croquis laurentiens*, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, 1982, 262 pages.
2. Olivier Maurault, « Revue des livres. *Croquis laurentiens* par le Frère Marie-Victorin », dans *Revue trimestrielle canadienne*, vol. VI, no 22, juin 1920.
3. Gabriel Gagner, « les Livres. Frère Marie-Victorin, *Croquis laurentiens* », dans *le Canada français*, vol. IV, no 5, juin 1920.
4. Louis Dantin, *Gloses critiques, Faits, oeuvres, théories*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931, p. 16 et pp. 13-14.